LA CORBEILLE
DE MARIAGE,
OU
LES ÉTRENNES DU FUTUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. JOUSLIN DE LASALLE ET ALHOY;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA PORTE S^T.-MARTIN, LE 31 DÉCEMBRE 1825.

PRIX : 1 FR. 50 C.

A PARIS,
AU CABINET DE LECTURE
DE BEZOU, LIBRAIRE
DU THÉATRE DE LA PORTE SAINT-MARTIN,
Boulevard St.-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1826.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DUBUISSON, rentier.....	M. *Moessard.*
FRÉDÉRIC, étudiant en droit, son neveu	M. *Hypolite.*
Mme. MOREL, riche parfumeuse...	Mme. *St.-Amand.*
AGLAÉ, sa nièce	Mlle. *Zélie Molard.*
ANDRÉ, domestique de Dubuisson.	M. *Signol.*
JEANNETON, nourrice, sœur d'André.....	Mme. *Florval.*
Le Porteur d'eau.	(1).
Le Facteur.	
La Portière.	
La Laitière.	
L'Allumeur.	

BRITISH MUSEUM

La scène se passe à Paris, chez M. Dubuisson.

(1). Mrs. les Directeurs de province peuvent jouer la pièce, en faisant disparaître ces personnages, et en remplaçant tout ce qui est relatif aux étrennes par la fête de M. Dubuisson.

De l'Imprimerie de J.-S. CORDIER fils, rue Thévenot, N° 8.

Digitized by Google

LA CORBEILLE

DE MARIAGE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon; à droite et à gauche et dans le fond, des portes; une table est placée près de la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉ, le Porteur d'eau, la Portière, le Facteur, le Boulanger, la Laitière, l'Allumeur.

CHOEUR.

Air : *De Leblanc.*

Commençons not' tournée
Et venons en ces lieux
Souhaiter un' bonne année
Au bourgeois généreux.

ANDRÉ.

Vos vœux, je le suppose,
Sont pour ceux qui pay'nt bien;
Vous n' souhaitez pas grand chose
A ceux qui n' donnent rien.

CHOEUR.

Commençons, etc.

ANDRÉ.

Oui, oui, j'comprends, l'bourgeois généreux, c'est monsieur Dubuisson, je sais tout ce que vous voulez lui dire... j'connais la formule aussi bien que vous, allez... j' vous souhaite une bonne et heureuse année, parfaite santé, l'accomplissement de tous vos désirs, accompagnés... c'est clair, on souhaite tout le bonheur possible, ça ne coûte rien... mais vous ne pouvez pas voir not' maître pour le quart-d'heure... il n'est pas encore levé. (*Mouvement de mécontentement*). Allons, allons, rassurez-vous, je lui ai dit que vous étiez-là, et il m'a chargé de vous donner vos étrennes. (*Tous se rapprochent d'André*).

Digitized by Google

TOUS.

Ah! le brave homme, l'honnête homme... v'là un bon bourgeois.

ANDRÉ.

C'est ça... le brave homme, parce qu'il paye... tâchez seulement de mieux mériter ses bontés.

Air : *Des Blouses.*

C'est le bourgeois qui vous donn' vos étrennes,
Mais d'après tout c'que vous gagnez sur lui,
Ça s'rait à vous de lui donner les siennes,
Corrigez-vous à dater d'aujourd'hui.

(A la Laitière).

Vous, la laitière, il faut changer d'systême;
J'vous en préviens, si not' pratiqu' vous plaît;
Avec des œufs n' faites plus votre crême,
Avec de l'eau n' baptisez plus vot' lait.

(A la Portière).

Vous, dans vot' loge, doyenne des portières,
Vous bavardez depuis plus d' quarante ans,
Pour le repos de tous vos locataires,
Laissez au r'pos vot' langue et vos cancans.

(Au Porteur d'eau).

Pour satisfair' la pratique attitrée.
Toi, l'auvergnat, écoute mes avis,
A tes bourgeois, en place d'eau filtrée,
N' fais plus c't'année avaler de l'eau d' puits.

(Au Boulanger).

Toi, mon garçon, sur les pains qu'tu nous livres,
Tu fais vraiment des profits trop nombreux,
Et sur ta taille, au lieu d'un pain d'quat' livres,
Perds l'habitud' d'en toujours marquer deux.

(Au Porteur de Journaux).

A vot' journal dites bien qu'il nous triche,
En annonçant les spectacles d'chaqu' jour,
Si votre feuill' doit s'changer en affiche,
Placardez là mon cher dans chaque carr'four.

(A l'Allumeur).

Toi, l'allumeur, que l'on voit à la brune
Dans chaque rue accourir au galop,
Dans tes calculs compte moins sur la lune,
Eclaire-nous, on n'y voit jamais trop.

C'est le bourgeois, etc.

TOUS.

Merci, monsieur André, nos respects à monsieur Dubuisson.

Digitized by Google

ANDRÉ.

C'est convenu... souvenez-vous seulement de ce que je viens de vous dire.

CHOEUR.

Air : *De Leblanc.*

Continuons not' } tournée,
Continuez vot' }
Allons } en d'autres lieux,
Allez }
Souhaiter une bonne année
Aux bourgeois généreux.

SCÈNE II.

ANDRÉ, *seul.*

Ils ont leurs étrennes, eux, ils sont bien heureux... moi, je n'ai encore rien reçu. Est-ce que mon maître m'aurait oublié par hasard; c'est pourtant pas faute de lui avoir dit mon compliment; j'lui ai répété trois fois ce matin... il n'était pas encore éveillé, que je lui disais : monsieur, je vous souhaite... Imbécille, laisse-moi dormir, qui m'a dit; mais c'est égal, je r'commencerai, moi, ça n'fatigue pas... et puis, j'les ai bien gagnées.

Air : *Tenez, moi je suis un bon homme.*

L'domestique, au jour des étrennes,
Compte sur ce juste tribut;
C'est une indemnité d'ses peines
Et des bourasques qu'il reçut.
A bon droit j'désirons les nôtres,
J'puis d'mander mon bien quand ailleurs,
Tant d'gens se font solliciteurs
Pour demander le bien des autres.

Tiens, v'là encore quelqu'un; je suis sûr que c'est encore pour des étrennes... Eh! non... c'est ma sœur Jeanneton.

SCÈNE III.

ANDRÉ, JEANNETON.

JEANNETON.

Eh bonjour, frère.

ANDRÉ.

Une bonne année je te souhaite.

Digitized by Google

JEANNETON.

Et pareillement de tout mon cœur. *(Il l'embrasse)*.

ANDRÉ.

Puisque te v'là, tu vas me donner des nouvelles du pays.

JEANNETON.

C'est juste... Il n'en manque pas, va.

Ronde en Duo.

Air : *De Jeannot et Collin.*

Ensemble.

ANDRÉ.

Ah! cont'-moi, ma chère.

JEANNETON.

Ah! te v'là, mon frère.

ANDRÉ.

C'qui s'passe au pays.

JEANNETON.

J'arrive du pays.

ANDRÉ.

Et pour voir ton frère,

JEANNETON.

Ici, je vais me plaire.

ANDRÉ.

Tu viens à Paris.

JEANNETON.

Je suis à Paris.
Tra, la, la, la. *(Ils dansent)*.

ANDRÉ.

Comment va ma mère?
La voit-on souffrir.

JEANNETON.

Ell' semble, mon frère,
Chaqu' jour rajeûnir,
Et même elle espère
Ne jamais mourir.

Ensemble.

ANDRÉ.

Ah! conte-moi, ma chère, etc.

JEANNETON.

Ah! te v'là, mon frère, etc.
Tra, la, la, la.

Digitized by Google

ANDRÉ.

Vois-tu la cousine
Avec le cousin.

JEANNETON.

Ell' log' chez Jacqu'line,
Au-d'ssus d'Mathurin.

ANDRÉ.

Et la vieill' Justine?

JEANNETON.

N'a plus son moulin.

Ensemble.

ANDRÉ.

Ah! conte-moi, etc.

JEANNETON.

Ah! te v'là, mon frère, etc.

JEANNETON.

Bien cher on achète
Le vin d'not' coteau.

ANDRÉ.

C'n'est pas d'la piquette
Que not' vin nouveau.

JEANNETON.

Celui d'la comète
Près d'lui n'est que d'l'eau.

Ensemble.

ANDRÉ.

Ah! conte-moi, etc.

JEANNETON.

Ah! te v'là, mon frère, etc.
Tra, la, la, la..

ANDRÉ.

Ma foi, je ne m'attendais pas à te voir sitôt...

JEANNETON.

Ah! j'vais t'dire c'est qu'il faut que je sois de bonne heure chez un bourgeois de la porte St.-Antoine, et alors je me suis dit comme ça : Eh! bien, je passerai par le Marais, et j'embrasserai mon frère; un jour comme celui-ci, ça porte bonheur.

ANDRÉ.

C'te pauvre Jeanneton...

Digitized by Google

JEANNETON.

Et puis, j'ons une fameuse nouvelle à t'annoncer, j'crois que j'vas avoir un nourrisson.

ANDRÉ.

Tout d'bon.

JEANNETON.

C'est pour ça que j'vas à la porte St.-Antoine.

ANDRÉ.

Et ce nourrisson, est-ce quelque chose de passable ?

JEANNETON.

On le dit bon... mais faut voir... ça s'rait ben heureux pour moi, tout d'même... v'là plus de huit jours que je suis à croquer le marmot au bureau des nourrices, et j'crois que j'aurais encore attendu longtemps, car l'enfant ne donne pas du tout dans c'moment-ci.

ANDRÉ.

Il y a pourtant assez de mariages, à Paris, sans compter ceux qui ne se font pas à la mairie.

JEANNETON.

Aussi c'n'est pas l'enfant qui manque au bureau de la rue Ste.-Appoline, c'est l'bon nourrisson qu'est rare.

Air : *C'est l'amour.*

Y a d's enfans (*ter*).
A prendre
Et même à revendre ;
Des nourrissons à quinz' francs,
On en trouve en tous temps.

Prenez c'lui-ci, dit un' sag' femme,
J'vous réponds qu'on vous paiera bien ;
Prenez c'ti-là, dit un' jeun' dame,
Qui dit qu'l'enfant n'est pas le sien.
On devine
A la mine,
C'que val'nt les nouveaux v'nus ;
Mais surtout c'qui nous ruine,
C'est les pèr's inconnus.

Y a d's enfans, etc.

Mais sous la main il n'nous tomb' guère,
D'ces nourrissons qu'ont d'bons parens
Et qu'de peur d'embarras leur mère,
Laissent chez nous jusqu'à sept ans.
Qui, pour prix de nos peines,
Nous rapport'nt au comptant,

Digitized by Google

Des cadeaux tout' la semaine
Et d'l'argent
A chaqu' dent.

V'là d's enfans (*ter*).
Qu'on aime à prendre,
Et pas à rendre,
De ces précieux enfans
Qu'on n'trouve pas en tous temps.

ANDRÉ.

Faut espérer que le nourrisson que tu as en vue sera dans ces qualités-là.

JEANNETON.

Ah ! dam, si j'avais le bonheur de tomber sur un fils unique, ça me relèverait joliment ; mais faut pas compter là-dessus, l'état de nourrice est si peu de chose, à présent, il tombe tous les jours. Tout le monde s'en mêle, jusqu'aux femmes des bourgeois qui s'avisent maintenant d'être bonnes mères et de nourrir elles-mêmes leurs enfans ; ça nous fait un tort considérable.

ANDRÉ.

T'auras peut-être du bonheur. T'a-t-on dit ce que le bourgeois de la porte St.-Antoine voulait donner ?

JEANNETON.

On m'a dit que je serais contente et j'espère, parce que j'ai l'intention de n'être point contente à bon marché. Et puis je ne le prendrai pas, s'il est douteux.

Air : *C'est drôle que ne sachant rien.* (Riquet).

Je veux employer tous mes soins
A connaître l'père et la mère,
Le parrain et les deux témoins,
Et jusqu'au contrat du notaire.
Comme avec lui dans not' pays,
Il faut tout d'suite que je me rende,
Aux barrièr's j'paierions p't êtr' l'amende,
Si j'passais devant les commis,
Un nourrisson de contrebande.

ANDRÉ.

Eh ! ben, ma pauvre Jeanneton, nous v'là l'un et l'autre logés au même numéro ; nous espérons tous les deux, toi un nourrisson, et moi des étrennes.

JEANNETON.

Le père Dubuisson est riche, et les étrennes d'un domestique fidèle, ça ne s'oublie pas.

Digitized by Google

ANDRÉ.

C'est-à-dire, ça ne devrait pas s'oublier... mais j'ai peur... mon maître a la tête furieusement tournée au mariage ; je crains qu'il ne l'ait pas aux étrennes.

JEANNETON.

Comment, il se marie ?

ANDRÉ.

Oui, à cinquante-cinq ans, je te le demande ?

JEANNETON.

Et qui donc qu'il épouse ?

ANDRÉ.

Une jeunesse.

JEANNETON.

De son âge ?

ANDRÉ.

Au contraire ; une jeunesse de dix-huit ans, mademoiselle Aglaé, la fille de madame Morel, une grosse parfumeuse de la rue Bar-du-Bec ; et sans médisance, c'est vouloir marier l'hiver à la canicule.

JEANNETON.

Dam ! si c'est son idée à ce brave homme.

ANDRÉ.

Oui, mais ce n'est pas du tout l'idée de la jeune personne, attendu qu'elle aime monsieur Frédéric.

JEANNETON.

Le neveu de monsieur Dubuisson.

ANDRÉ.

Lui-même, et ça a fait des cancans à n'en plus finir ; l'oncle a su cela, il s'est fâché avec son neveu ; de son côté, madame Morel, qui sait que monsieur Dubuisson a de bonnes maisons sur le pavé de Paris, pousse sa fille au mariage... et ma foi, s'il a lieu, gare les événemens.

JEANNETON.

Dam ! le cher homme doit savoir à quoi il s'expose... Qu'est-ce que ça te fait !

ANDRÉ.

Oh ! rien... je ne me marierai pas pour son compte. Mais je l'entends, va-t-en vîte, la moindre chose pourrait le distraire des étrennes.

Digitized by Google

JEANNETON.

Oui, oui, j'm'en vas, et je reviendrai te dire si le nourrisson a réussi.

ANDRÉ.

C'est convenu...

JEANNETON.

Air : *Comme me voilà ressemblant.* (Gascon à trois visages).

Je cours et reviens aussitôt
Te dir' des nouvell's du marmot. } (*bis*).

ANDRÉ.

Prends gard' qu'un galant sur ta trace,
N'se mett'

JEANNETON.

Je n'crains pas c't embarras;
J'ly f'rais comprendr' quand un' femm' passe,
(*Faisant un geste*).
Qu'on peut r'garder, mais qu'on n'touch' pas.

Ensemble.

JEANNETON.

Je cours, etc.

ANDRÉ.

Va, cours, etc.

(*Jeanneton sort et Dubuisson entre*).

SCÈNE IV.

DUBUISSON, ANDRÉ.

DUBUISSON, *qui a déjà appelé plusieurs fois, entre en criant.*

André! André...

ANDRÉ.

Me voici, monsieur, me voici.

DUBUISSON.

Que fais-tu là, pourquoi ne viens-tu pas m'habiller?

ANDRÉ, *à part.*

Il est de mauvaise humeur, ça va mal.

DUBUISSON.

En vérité, il est impossible de rien obtenir de toi.

ANDRÉ, *à part.*

C'est égal... en avant le compliment. (*Haut*). Monsieur, je vous souhaite...

Digitized by Google

DUBUISSON.

D'être plus mal servi.

ANDRÉ, *continuant.*

Uue bonne année, une parfaite santé.

DUBUISSON.

Je n'ai rien de ce qu'il me faut.

ANDRÉ.

L'accomplissement de tous vos désirs...

DUBUISSON.

Tu seras donc toujours un imbécille.

ANDRÉ.

Accompagné de plusieurs autres.

DUBUISSON, *pendant le compliment a mis fin à sa toilette.*

Allons, voyons.

ANDRÉ, *tendant presque la main.*

Monsieur...

DUBUISSON.

Mon habit...

ANDRÉ, *à part.*

Il n'y est pas encore.

DUBUISSON.

Mon habit, te dis-je.

ANDRÉ, *à part.*

Il ne faut pas se rebuter. (*Haut en lui présentant son habit*). Monsieur, je vous souhaite...

DUBUISSON.

Ma canne, mon chapeau.

DUBUISSON, *à André qui laisse tomber son chapeau.*

Maladroit.

ANDRÉ.

L'accomplissement de tous vos désirs.

DUBUISSON.

Tu as encore cette mauvaise qualité.

ANDRÉ.

Accompagné de plusieurs autres.

DUBUISSON.

Enfin me voilà habillé... c'est bien heureux... je sors.

ANDRÉ.

Vous n'avez rien à me dire, monsieur.

Digitized by Google

DUBUISSON.

Je ne recevrai, aujourd'hui, que madame Morel et sa fille.

ANDRÉ.

Oui, monsieur; mais si monsieur Frédéric venait pendant votre absence.

DUBUISSON.

Mon neveu, j'espère qu'il n'aura pas cette audace; mais s'il osait se présenter, tu lui dirais que je ne veux pas le recevoir.

ANDRÉ.

Vous ne lui donnerez donc pas ses étrennes?

DUBUISSON.

Non certainement.

ANDRÉ.

Voici tout, monsieur, ce que vous avez à me dire.

DUBUISSON.

Oui... ah! j'y pense.

ANDRÉ, *à part.*

Il pense aux étrennes... allons donc.

DUBUISSON.

Le bijoutier viendra sans doute apporter un collier... tu le recevras, et tu le serreras soigneusement.

ANDRÉ.

Un collier... ah! je devine... c'est pour les étrennes de mademoiselle Aglaé.

DUBUISSON.

Oui...

ANDRÉ.

Ça lui fera bien plaisir de recevoir ses étrennes.

DUBUISSON.

Je l'espère... ne sors pas d'ici.

ANDRÉ.

Oui, monsieur, mais... prenez garde d'oublier quelque chose, avant de partir, cherchez bien.

DUBUISSON.

Non... c'est bien tout...

Digitized by Google

ANDRÉ, *à part.*

Il est dit qu'il ne comprendra pas; il y met de l'entêtement. (*Il appelle*). Monsieur...

DUBUISSON, *s'arrêtant à la porte.*

Que veux-tu?

ANDRÉ.

J'oubliais de vous dire que tous les receveurs d'étrennes sont venus.

DUBUISSON.

C'est bon, sont-ils contens?

ANDRÉ.

Oh! oui, monsieur, on est toujours content de recevoir ses étrennes.

DUBUISSON.

Ça suffit. (*Il va pour sortir*).

ANDRÉ, *à part.*

Oh! mon dieu. (*Haut*). Monsieur.

DUBUISSON.

Eh bien!.. encore...

ANDRÉ, *à part.*

Allons, il faut tâcher les grands moyens.

DUBUISSON.

Voyons, que me veux-tu?

ANDRÉ.

Pardon, monsieur, mais c'est qu'il me semble... que j'ai oublié de me rendre à mon devoir... permettez donc que je vous souhaite une bonne année, une parfaite santé.

DUBUISSON, *l'interrompant.*

C'est bon, c'est bon, ah! j'y suis, je ne t'ai pas donné d'étrennes.

ANDRÉ.

Ça suffit, monsieur...

DUBUISSON.

C'est donc à cause de cela que depuis un quart-d'heure... allons, allons, je veux réparer mon oubli.

ANDRÉ.

Ah! ce n'est pas pressé, monsieur, pourvu que vous y pensiez demain ou ce soir... voilà tout... d'ailleurs, vous allez sortir, et si vous n'aviez pas assez de monnaie sur vous...

Digitized by Google

DUBUISSON.

Sois tranquille, tiens, prends toujours. (*Il lui donne de l'argent*).

ANDRÉ.

Ah! monsieur, grand merci... vous excusez, n'est-ce pas... c'est que ces petites choses-là s'oublient si vîte...

SCÈNE V.

ANDRÉ, *seul.*

Ai-je eu de la peine à le mettre sur la voie des étrennes; mais enfin je les tiens... à d'autres maintenant... queu dommage que je ne puisse pas aller à not' village! je porterais tout ça à ma pauvre mère, quel plaisir ça lui ferait!.. et moi donc... je l'embrasserais, et un jour comme celui-ci, un baiser de sa mère, ça fait tant de bien.

Air : *Puisque not' fortune s'augmente.*

En c'moment combien je regrette
De n'pouvoir aller au pays.
En d'autres mains il faut qu'je r'mette
Mes étrennes et mes profits,
Pour les porter comm' tribut d'un bon fils.
J'offrirais c't argent à ma mère,
Pauvre ell' n'pourrait me refuser,
Et moi, joyeux, au troc que j'viendrais faire,
J'gagnerais encore un baiser.

SCÈNE VI.

ANDRÉ, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ah! bonjour, mon cher André.

ANDRÉ.

Comment! c'est vous, monsieur Frédéric, y pensez-vous, si votre oncle savait que vous êtes ici...

FRÉDÉRIC.

Il ne le saura pas, je viens de le voir sortir.

ANDRÉ.

Mais il peut rentrer, et s'il vous voyait... il m'a donné ses ordres pour vous. Il m'a dit de dire qu'il a dit, que c'est inutile à vous de revenir parce qu'il ne veut plus vous voir.

Digitized by Google

FRÉDÉRIC.

Notre rivalité m'a fait perdre ses bonnes grâces, mais il faut que je te parle.

ANDRÉ.

Impossible, monsieur, impossible.

FRÉDÉRIC.

Ecoute-moi, d'abord... voici tes étrennes... (*Il lui donne de l'argent*).

ANDRÉ.

Oh! monsieur Frédéric, que de bontés, merci de votre attention.

FRÉDÉRIC.

Eh! bien, veux-tu m'entendre ?

ANDRÉ

J'ai consenti à recevoir, je ne dois pas refuser d'écouter; il faut des procédés... Voyons, de quoi s'agit-il?..

FRÉDÉRIC.

Tu diras à mon oncle que je me suis rendu à mon devoir, que je lui ai apporté pour étrennes, cette petite comédie, que je viens de finir et que je lui dédie.

ANDRÉ.

Oh! ça lui fera plaisir, j'en suis sûr; je lui ai entendu dire cent fois : ce Frédéric a de l'esprit comme un diable, il fait des tragédies plus farces...

FRÉDÉRIC.

Ensuite tu lui donneras cette lettre de la part d'Aglaé, et tu te garderas bien de lui dire que c'est moi qui l'ai apportée...

ANDRÉ.

Ou je lui dirai que c'est un autre... un domestique, un commissionnaire... quelqu'un, enfin... mais vous espérez donc que cette lettre...

FRÉDÉRIC.

Lui fera changer de résolution; Aglaé va venir avec madame Morel souhaiter la bonne année à mon oncle, et lui porter pour étrennes une corbeille pleine de différens cadeaux. Comme il pourrait la visiter devant sa tante, Aglaé le prévient par ce billet qu'il y trouvera un paquet de lettres qui contient toute ma correspondance

Digitized by Google

ANDRÉ.

J'entends, mais pourquoi lui donner toutes ces lettres?

FRÉDÉRIC.

Nous espérons qu'en voyant le respect et l'attachement avec lequel j'ai parlé de lui, les progrès de notre tendresse et l'excès de notre amour, il renoncera à ses projets et deviendra notre protecteur.

ANDRÉ.

C'est bien chanceux; votre oncle est amoureux comme tout, est puis il dit que vous êtes un étourdi, un mauvais sujet...

FRÉDÉRIC.

Mon oncle plaisante... Il voudrait que constamment occupé de mon droit, je suivisse tous les cours, j'assistasse à tous les examens. Il se figure que nous autres étudians du dix-neuvième siècle nous puissions, comme autrefois ces clercs de la bazoche, passer nos jours à noircir du papier timbré, et les nuits à pâlir sur Cujas, Bartole et le Digeste, impossible... maintenant nous suivons nos cours au café, nous étudions au spectacle et nous passons nos examens au billard.

ANDRÉ.

Oh! oui le billard... votre oncle dit que vous êtes très-savant au billard...

FRÉDÉRIC.

J'y ai acquis une grande célébrité dans le pays latin.

ANDRÉ.

Oh! mon dieu, j'entends quelqu'un... c'est madame Morel et sa nièce.

FRÉDÉRIC.

Diable! je ne veux pas que la tante me voie, elle se douterait... où me cacher?.. dans cette chambre...

ANDRÉ.

Non; c'est celle de mon maître, et s'il rentrait...

FRÉDÉRIC.

Tâche d'éloigner ces dames...

ANDRÉ.

Mais je ne puis consentir...

Digitized by Google

FRÉDÉRIC.

Les voici... Silence.

SCÈNE VII.

ANDRÉ, Mme. MOREL, AGLAÉ, un Domestique, *portant une corbeille.*

MAD. MOREL.

André! votre maître est-il ici?

ANDRÉ.

Non, madame, il vient de sortir.

MAD. MOREL.

Oh! mon Dieu!... et nous qui venions... (*Au domestique*). N'importe, posez cette corbeille sur cette table... Monsieur Dubuisson ne tardera sans doute pas à rentrer, nous l'attendrons.

ANDRÉ.

Oh! madame, je crains bien qu'il ne revienne pas de sitôt...

MAD. MOREL.

C'est impossible... il sait que nous devons venir...
(*Elle s'assied*).

ANDRÉ, *à part.*

Allons, voilà qu'elle s'assied; comment s'en débarrasser à présent... Allons demander conseil à monsieur Frédéric.. que j'ai mal fait de consentir!..

SCÈNE VIII.

Mme. MOREL, AGLAÉ.

MAD. MOREL.

Enfin, monsieur Dubuisson va donc être mon neveu!

AGLAÉ.

Cependant Frédéric...

MAD. MOREL.

Encore Frédéric!.. ne t'ai-je pas défendu de penser à ce mauvais sujet qui ferait beaucoup mieux de songer à faire son droit que de s'occuper à te faire la cour. Vouloir

Digitized by Google

se marier à vingt-six ans; ah! à son âge, monsieur Morel n'était pas encore sorti du collège. Ce n'est qu'à trente-cinq ans que, pour la première fois, il me par la de son amour.

AGLAÉ, *vivement.*

Mais Frédéric est sur le point d'être reçu avocat.

MAD. MOREL.

Oui, je sais que la jeunesse s'émancipe de bonne heure, à présent... mais quelle différence, ma chère Aglaé, monsieur Dubuisson est un homme tranquille, sage, raisonnable... Que tu vas être heureuse!.. D'abord, nous quitterons la maison du Marais; moi, je vends mon fonds de parfumerie, je me retire du commerce; il y a trop longtemps que je suis ensevelie dans un comptoir... je me fais quinze mille livres de rentes, monsieur Dubuisson en a vingt-cinq... nous mêlons nos deux fortunes... nous prenons un appartement charmant à la nouvelle Athènes, ou dans le quartier de François Ier... nous aurons des chevaux, une voiture... une loge à l'Opéra... nous donnerons deux concerts par semaine, et trois dîners par mois. Ainsi, donnant le ton à la ville, dirigeant la mode, à la tête d'une fortune brillante, que te manquera-t-il?

AGLAÉ.

Une seule chose, ma tante, le bonheur!

MAD. MOREL.

Quoi! avec la fortune...

AGLAÉ.

Ah! je le sens, ce ne sont pas les richesses, les fêtes, les bals, le luxe que vous étalez à mes yeux qui peuvent me séduire... Monsieur Dubuisson est riche... Frédéric le deviendra bientôt; reçu avocat, il se fera connaître; il brillera dans cette carrière... quel bonheur, alors!.. Unis ensemble, vivant auprès de vous, nous n'aurons qu'un simple appartement... là, point de luxe, point de fêtes brillantes... mais une société choisie; des avocats, des magistrats, des artistes... nous passerions des soirées charmantes... Le jour occupée des soins du ménage et de l'éducation de nos enfans, Ah! vous verriez comme je les élèverais... ainsi joignant dans mon ménage l'éco-

Digitized by Google

nomie aux plaisirs, bonne épouse, bonne mère, je serais sûre d'être heureuse en faisant votre bonheur et celui de mon époux.

Air: *De Miller.*

Oui, l'amour tient mon âme
Captive sous ses lois,
Dans ce jour il m'enflamme,
Et me dicte mon choix.
On ne peut à mon âge,
Deux fois donner son cœur,
Je n'ai pas le courage
D'oublier le bonheur.

Le luxe et la fortune
Éblouissent les yeux,
Un grand train importune,
L'amour seul rend heureux.
S'il suffit en voyage,
De prix ou sans valeur,
Qu'importe l'équipage
Qui nous mène au bonheur.

MAD. MOREL.

Oui, je sais que monsieur Frédéric est de moitié dans tous ces beaux projets... mais je vous le déclare bien posivement; vous n'épouserez pas monsieur Frédéric.

AGLAÉ.

Ma tante.

MAD. MOREL.

Vous n'épouserez pas, vous dis-je, monsieur Frédéric. Il vous sied bien à votre âge, d'avoir des volontés, par exemple...

AGLAÉ, *émue.*

Il me sera impossible... d'épouser monsieur Dubuisson.
(Elle verse des larmes).

MAD. MOREL.

Le voici... Aglaé!.. ma chère Aglaé!.. remets-toi, allons, mon enfant... qu'il ne s'aperçoive pas que tu as pleuré...

SCÈNE IX.

Mme. MOREL, AGLAÉ, ANDRÉ.

MAD. MOREL.

Ah! c'est vous, André... Est-ce que votre maître...

Digitized by Google

ANDRÉ.

Il ne revient pas, madame ; mais j'ai oublié de vous dire qu'il allait vous faire sa visite.

MAD. MOREL.

Quelle maladresse, pourquoi ne nous avoir pas prévenues ?

ANDRÉ.

Dam ! on ne pense pas à tout... mais je gagerais que pendant que vous êtes ici, il est chez vous à vous attendre. (*à part*). Attrappe.

MAD. MOREL.

Allons, il faut nous hâter... Viens, Aglaé...

AGLAÉ, *à part.*

A merveille...

MAD. MOREL.

S'il rentre, vous lui direz que nous ne tarderons pas à revenir...

ANDRÉ.

Oui, madame, soyez tranquille...

MAD. MOREL.

Vous lui remettrez cette corbeille.

ANDRÉ.

Je n'y manquerai pas. (*Elles sortent*).

SCÈNE X.

ANDRÉ, FRÉDÉRIC.

(*A peine ces dames sont elles éloignées, qu'André court à la chambre de Dubuisson, et qu'il en fait sortir Frédéric*).

ANDRÉ, *à part, après avoir suivi les dames des yeux.*

Dieu merci, elles sont parties! que serais-je devenu, si mon maître était rentré. (*Haut à Frédéric*). Vîte, vîte, monsieur, il faut décamper.

FRÉDÉRIC.

Oui, sur le champ; mais n'oublie pas la lettre d'Aglaé.

ANDRÉ.

Soyez tranquille.

Digitized by Google

FRÉDÉRIC.

Pense à ma comédie.

ANDRÉ.

Comptez sur moi !

FRÉDÉRIC.

Je reviendrai dans la soirée.

ANDRÉ.

C'est convenu ; mais faites-moi le plaisir de vous en aller. (*Il le pousse jusqu'à la porte ; au moment où il va pour sortir, il s'arrête*).

FRÉDÉRIC.

J'entends quelqu'un ?

ANDRÉ.

Oh ! mon Dieu ! si c'était mon maître !.. V'là le frisson qui me prend... Non, non, rassurez-vous, ce n'est que ma sœur... partez... (*à Jeanneton*). Entre, Jeanneton, entre toujours. (*Il quitte la scène un instant et rentre aussitôt après*).

SCÈNE XI.

ANDRÉ, JEANNETON.

JEANNETON, *d'abord seule, elle s'assied.*

Ah ! je suis lasse, tout d'même... C'pavé d'Paris est si glissant et puis c'marmot sur les bras, ça pèse...

ANDRÉ, *rentrant.*

Enfin, m'en v'là débarrassé ! Eh bien ! Jeanneton, y a-t-il du nouveau ? as-tu réussi ?

JEANNETON.

Comment ! tu ne vois pas ? v'là l'nourrisson.

ANDRÉ.

Tiens, ma foi oui. Eh bien ! c'est affaire à toi ; t'as expédié ça promptement.

JEANNETON.

Ah ! dam, c'est que j'm'entends joliment à enjôler les père et mère ; soyez tranquilles, que j'leux dis, quand j'prenons un nourrisson, j'm'y attache ni plus ni moins qu's'il était d'mon sang ; faut qu'il soit bien, d'abord, je n'sommes pas de ces feignantes qui laissiont crier un enfant toute la nuit pour ne pas se déranger... Enfin j'leux

Digitized by Google

en dis tant et tant, qu'ça les décide, et puis quand on a le marmot, tu sens bien qu'on n'en fait pas davantage pour cela.

ANDRÉ.

Parbleu, c'est clair, faut pas s'tuer. Mais c'est égal, tu entends joliment ton état.

JEANNETON.

J'ai pourtant été au moment de ne pas emporter c' poupon-là, aujourd'hui.

ANDRÉ.

Pourquoi donc ça?

JEANNETON.

Sa mère avait commencé à le nourrir; elle est trop faible pour continuer, de sorte que quand il a été question de partir. ça a fait des pleurs, des histoires, et au fait, c'te pauvre femme, elle est mère, c'est ben naturel.

Air : *Ah! contemplons avec un saint respect.*

Lorsqu'on voulut le confier à mes soins,
Non, non, dit-elle, écoutez ma prière,
Jusqu'à demain, ah! laissez-le du moins
Dormir sur le sein de sa mère.
Par ce retard elle voulait seul'ment
Gagner un jour et j'en sens bien la cause,
Quand il s'agit de quitter son enfant,
Pour une mère, un jour est quelque chose.

ANDRÉ.

C'est possible; mais moi qui n'ai pas passé par là, j'peux pas savoir... Ah! ça, dis-moi donc? il paraît que c'est un bon nourrisson que tu as là?

JEANNETON.

Oh! c'est de la première qualité; son père est un gros ébéniste qui a de quoi; vas, si tu voyais comme c'est cossu dans c'te maison-là; il y aura des profits, j'ai vu ça tout de suite.

ANDRÉ.

Tant mieux, et t'as fait des arrangemens en conséquence.

JEANNETON.

J'te l'demande? trente francs par mois, deux livres de sucre, quatre livres de savon, sans compter les cadeaux.

Digitized by Google

ANDRÉ.

C'est gentil.

JEANNETON.

Et puis une layette conséquente... Des brassières et des béguins garnis de dentelles... pour des enfans de cet âge-là, de la dentelle, si c'est pas un massacre ; mais je parerai à ça ; j'ai déjà calculé qu'il y aurait au moins de quoi me faire deux bonnets superbes.

ANDRÉ.

C'est agréable ; tu diras que la dentelle est usée.

JEANNETON.

Les enfans, ça abime tout... et puis il y a une quantité de bas et de petites robes de laine... Justement not'fieux qui n'en a pas.

ANDRÉ.

Ça tombe bien !.. V'là mon neveu nippé de c't'affaire-là.

JEANNETON.

D'ailleurs, il sera le frère de lait de celui-ci.

Air : *Voilà comme un succès s'arrange.*

Entre deux bons frères, dit-on,
Il faut qu'tout s'partage et s'arrange ;
Les hardes de not' nourrisson,
A not' fieux iront comme un ange.
Il n'avait pas un seul joujou,
Ceux d'son frère s'ront à son service,
Et dans le berceau d'acajou,
Il dormira comme un bijou,
Voilà c'que c'est qu'd'êtr' bonne nourrice.

ANDRÉ.

C'est juste.

JEANNETON.

Après ça tu sens bien que c't'enfant-là fera des maladies.

ANDRÉ.

Pourquoi donc, s'il se porte bien ?

JEANNETON.

Qu'est-ce que ça fait, s'il se porte bien, tant mieux, mais ça ne l'empêchera pas d'être malade, et alors il faudra des drogues, des sirops, et c'est une marchandise qui coûte cher.

ANDRÉ.

Ah! oui, j'entends, les mémoires d'apothicaires.

Digitized by Google

JEANNETON.

Dam', mon garçon, quand on veut vivre d'un état, il faut en tirer partie honnêtement.

ANDRÉ.

Oh! tu t'en tireras bien, toi, j'vois ça, tu feras ton chemin dans les nourrices; tu gagneras de l'argent dans ce commerce-là, mais, dis donc, à propos d'argent, j'ai reçu une partie de mes étrennes.

JEANNETON.

Eh bien! ça va-t-il un peu cette année?

ANDRÉ.

Eh oui, tiens, vois plutôt, y en a-t-il des pièces cent sous, et ce n'est pas tout, j'ai encore mes marchands; rien qu'avec eux, j'peux doubler mes fonds.

JEANNETON.

Sais-tu que c'est joli, tout d'même; mais qu'est-ce que tu vas faire de tout cet argent-là?

ANDRÉ.

Oh! j'en ai l'emploi, et tu peux m'aider.

JEANNETON.

Moi!

ANDRÉ.

Oui; tu retournes ce soir au pays, et tu me feras le plaisir de porter ce magot-là à not' pauvre mère.

JEANNETON.

Quoi! tout de bon, mon garçon?

ANDRÉ.

Certainement.

Air: *Vaudeville du Piège.*

Il m'semble qu'en m'donnant le jour,
Elle m'a baillé d'fameus's étrennes;
Il est bien juste qu'à mon tour,
Je pense à lui donner les siennes.
Je ne fais là que ce que j'dois,
Qu'est-ce que j' s'rais donc sans ma mère?
Il n'y aurait jamais eu pour moi
D'premier jour de l'an sur la terre.

Par exemple, ce n'est pas en même monnaie, mais c'est égal.

Digitized by Google

JEANNETON.

Ah! c'que tu fais là, mon frère, c'est bien de ta part; t'as bon cœur, mon garçon, ça te portera bonheur.

ANDRÉ.

Dam, on n'a qu'une mère dans le monde, faut tâcher de la rendre heureuse, c'est juste.

JEANNETON.

J'vas joliment me dépêcher maintenant de retourner au pays; mais il faut que j'aille faire quelques commissions, le froid pince, et si je portais avec moi c'te petite créature, elle serait gelée; garde-la moi, je viendrai bientôt la reprendre et je partirai ensuite.

ANDRÉ.

C'est dit, donne. (*Il la prend et la regarde*). Tiens, il a l'air bon enfant, il faut que je lui souhaite la bonne année... dis donc, petit, je te souhaite...

JEANNETON.

Laisse donc, est-ce qu'il t'entend?

ANDRÉ.

Ah! il n'entend pas, et parle-t-il?

JEANNETON.

Il n'a que trois mois.

ANDRÉ.

Dam, je ne me rappelle pas comment j'étais à cet âge-là!

JEANNETON.

Allons, au revoir; j' m'en vas pour revenir plus vîte.

ANDRÉ.

Eh bien, au revoir... oh! dis donc, ma sœur...

JEANNETON.

Quoi qu' c'est.

ANDRÉ.

Comment que je ferai pour lui donner à tetter?

JEANNETON.

Sois donc tranquille.

Air: *Mes amis, puisque le vin.*

A r'voir, je r'viendrai bientôt,
J'compte sur ton exactitude,
Et pendant c'témps, song' qu'il faut
Avoir bien soin du marmot.

Digitized by Google

ANDRÉ.

Mais s'il allait s'réveiller,
Dieu ! que j'aurais d'inquiétude !

JEANNETON.

Eh bien ! tu l'laisseras crier,
Faut qu'il en prenn' l'habitude.

Ensemble.

ANDRÉ.

A r'voir tu r'viendras, etc.

JEANNETON.

A r'voir je r'viendrai, etc.

SCÈNE XII.

ANDRÉ, *seul.*

Ah! ça, qu'est-ce que je vas faire de mon nourrisson ? il est drôle, tout d'même; il dort là à 25 sous par tête. (*Il le berce*). Dodo, l'enfant do, l'enfant dormira tantôt; tiens, il me rit, on dirait qu'il me souhaite une bonne année... qu'est-ce que je ferai donc pour l'amuser ?.. faut que je lui chante quelque chose... voyons, quoi ?.. ah ! j'y suis. (*Il chante*). *On y va deux, on en r'vient trois, v'là c'que c'est que d'aller au bois.* Non, ça ne vaut rien, il ne faut pas apprendre de ces choses-là à la jeunesse... elle se pervertit déjà assez vite... si je lui chantais une chanson militaire, des couplets français!.. oui... il n'est pas mal de donner de bonne heure, de ces idées-là aux enfans; c'est dit... en avant la romance de la femme du tambour.

Air nouveau.

C'était un jour
La femme d'un tambour
Qui s'en allait de caserne en caserne,
Cherchant son époux avec une lanterne...
Madame l'hôtess', mon mari est-il z'ici !
» Il est là haut dans la plus z'haute chambre,
» Qui se divertit de la bonne manière...
Ah ! chien d'ivrogne, que fais-tu donc z'ici !
Tu te divertis et tu fais bonne chère,
Tandis que tes enfans sont dedans la misère !
Pauvres enfans, vous n'avez plus de père,
Incessamment vous n'aurez plus de mère...
» Nous savons bien que nous avons t'un père,
» Il est bambocheur et nous ferons du d'même. »

Digitized by Google

Maintenant qu'il a été au concert, faut qu'il aille au bal. (*Il le fait danser*). Je lui fais passer-là un quart-d'heure bien agréable; mais à c' t' heure qu'il a dansé, faut qu'il se repose; où donc que je le coucherai? (*Regardant la corbeille*). Oh! comme ça lui ferait un joli berceau! tiens, il semble que c'est fait pour lui... c'est justement la longueur. (*Il voit entrer son maître et ferme brusquement la corbeille*). Oh! bon dieu!

SCÈNE XIII.

ANDRÉ, DUBUISSON.

DUBUISSON, *entrant.*

André!

ANDRÉ.

Monsieur!

DUBUISSON.

Ces dames sont-elles venues?

ANDRÉ.

Oui, monsieur, et reparties.

DUBUISSON.

Mon dieu, quelle contrariété! eh bien! cours vîte chez elles, et si elles sont rentrées, viens me le dire.

ANDRÉ.

Monsieur, voilà une lettre.

DUBUISSON.

C'est bon, vas vîte où je t'envoie.

ANDRÉ.

Mais, monsieur...

DUBUISSON.

Vas donc, te dis-je, elles pourraient sortir.

ANDRÉ.

Mais je voudrais vous dire...

DUBUISSON.

A ton retour, va-t-en?

ANDRÉ, *à part en s'en allant.*

Il n'est pas curieux; p't'être bien qu'il n'ouvrira pas la corbeille.

Digitized by Google

SCÈNE XIV.

DUBUISSON, *seul.*

Aglaé sera flattée du présent que je viens de lui faire; je sais que j'ai tort de vouloir lutter contre mon neveu, mais je me suis déclaré, et mon amour propre serait trop humilié, si j'essuyais un refus... d'ailleurs, je connais la vertu d'Aglaé; douce, honnête, sage et prudente, il suffit de lui montrer ses devoirs pour l'engager à les remplir... d'où vient cette lettre? (*Il la décachete et lit la signature*). Aglaé... Aglaé! que peut-elle m'écrire? (*Il lit*). « Monsieur, vous avez eu le consentement de ma tante pour » obtenir ma main, mais l'honneur m'oblige à ne pas vous » tromper. Vous trouverez dans la corbeille, un paquet » que j'y ai placé à l'insçu de ma tante ». (*Il parle*). Quel est donc ce paquet? Voyons. (*Il ouvre la corbeille et reste stupéfait*). Que vois-je? Aglaé!.. est-il possible!.. à qui se fier désormais?.. moi, qui la vois tous les jours, depuis plus d'un an!.. moi, qui aurais mis la main au feu!.. mais, comment a-t-elle fait pour cacher à madame Morel.. je suis anéanti... relisons encore cettre lettre. « Vous » trouverez dans la corbeille, un paquet »... je ne m'attendais pas à ce lot-là... « Que j'y ai placé à l'insçu de ma » tante ». Je crois bien qu'elle ne le sait pas. « Vous y » pourrez connaître le respectueux attachement de votre » neveu, pour vous ». Plaisante marque de respect! « La » confiance en votre amitié! » Oui, vraiment? « Son attachement pour moi ». Parbleu! rien n'est plus clair. » Cachez ce dépôt à ma tante ». Il faudra pourtant bien qu'elle le sache. « Si vous persistez à vouloir m'épouser ». Non de par tous les diables! « Il vous restera ». Bien obligé. « Et j'obéirai ». Oui, j'épouserai maintenant. « Mais » vous aurez à vous reprocher d'avoir fait le malheur d'un » couple infortuné, qui vous aurait chéri toute la vie ».

AGLAÉ.

Allons, il n'y a point à hésiter; mais j'entends madame Morel... vite, fermons cette corbeille, et ne trahissons pas le secret qu'Aglaé m'a confié.

Digitized by Google

SCÈNE XV.

DUBUISSON, Mme, MOREL, AGLAÉ.

MAD. MOREL.

Ah! nous le trouvons enfin, ce cher Dubuisson!

DUBUISSON.

Mesdames... j'ai bien l'honneur...

MAD. MOREL.

Nous nous sommes croisés... Aglaé vous portait vos étrennes, tandis que vous lui portiez les siennes; mais quelle différence!..

DUBUISSON, *à part.*

Oui, les cadeaux ne sont pas les mêmes.

MAD. MOREL.

Ce que contient cette corbeille est de peu de valeur.

DUBUISSON, *à part.*

Pour moi, toujours.

MAD. MOREL.

C'est plutôt un souvenir d'amitié, qu'un présent.

DUBUISSON, *à part.*

Quel souvenir!

MAD. MOREL.

Tandis que vous... un écrin superbe!.. en vérité, mon ami, vous êtes trop magnifique.

AGLAÉ.

Ma tante a raison, monsieur, et j'ai peu mérité le don que vous venez de me faire.

DUBUISSON.

C'est un présent de noces, mademoiselle, c'est à vous de voir si vous devez l'accepter.

MAD. MOREL.

Allons, il est impossible de vous refuser; les dons d'un futur s'acceptent toujours, vous avez une manière d'offrir les choses... ah! ça, nous avons à parler de nos petits arrangemens; j'ai consulté le cœur d'Aglaé, il est d'accord avec le vôtre, et il ne dépend plus que de vous maintenant de devenir son époux.

DUBUISSON.

Comment! mademoiselle consent...

Digitized by Google

AGLAÉ, *bas à sa tante.*

Ma tante!

MAD. MOREL.

Sans doute! oh! ma nièce est sage...

DUBUISSON, *à part.*

Quelle sagesse!

MAD. MOREL.

Bien élevée...

DUBUISSON, *à part.*

Jolie éducation!

MAD. MOREL.

Aglaé a trop de jugement, pour ne pas se trouver heureuse de devenir l'époux d'un homme tel que vous.

DUBUISSON.

J'apprécie, comme je le dois, madame, une semblable faveur... mais voulez-vous me permettre de causer quelques instans avec mademoiselle?

MAD. MOREL.

Comment donc? certainement; au point où vous en êtes, on a tant de choses à se dire, causez, causez; moi, pendant ce temps-là, je vais lire les journaux... (*bas à Aglaé*). Songe à ce que j'exige de toi. (*Elle va se placer près d'une table et se met à lire*).

DUBUISSON, *regardant Aglaé.*

Ces yeux baissés, ce maintien décent... qui dirait que... allons, mademoiselle, un peu de confiance.

Air: *C'etait Renaud.*

Vous pouvez sans crainte, je croi,
Verser vos secrets dans mon ame,
Si l'on m'a promis votre foi,
Vous n'êtes pas encor ma femme.
Avec moi soyez franche aujourd'hui,
Dans ce moment achevez de m'instruire,
A son mari ce qu'on ne doit pas dire,
On peut le dire à son ami.

AGLAÉ.

Même air.

Ma tante m'a dit, je le veux,
Et je suivrai la loi qu'elle m'impose;
Mais je ne puis combler vos vœux,
Et vous devez en connaître la cause.

Digitized by Google

Si vous deviez à mon sort être uni,
Jugez quel serait mon martyre,
Puisqu'à l'ami j'aurais osé dire
Ce qu'on doit taire à son mari.

DUBUISSON.

Rassurez-vous...

AGLAÉ, *à voix basse.*

Vous avez reçu mon billet, monsieur?

DUBUISSON, *de même.*

Oui, mademoiselle.

AGLAÉ.

Vous l'avez lu?..

DUBUISSON.

Oui, mademoiselle.

AGLAÉ.

Avez-vous jeté les yeux sur le dépôt que je vous ai confié?..

DUBUISSON.

Oui, mademoiselle.

AGLAÉ.

Vous connaissez à présent mes sentimens pour votre neveu?

DUBUISSON.

Il serait difficile d'en douter.

AGLAÉ.

Au point où nous en sommes, il est difficile de revenir sur nos pas.

DUBUISSON.

C'est bien impossible... ah! mon neveu paiera cher la séduction qu'il a mise en usage...

AGLAÉ.

La séduction! hé! point du tout; mon cœur a volé au devant du sien.

DUBUISSON.

Quoi! c'est vous qui...

AGLAÉ.

Je l'aime, j'ai enhardi son amour, parce que je le partageais, sans cela il n'aurait jamais osé...

Digitized by Google

DUBUISSON.

Fort bien, mademoiselle, fort bien. (*A part*). Oh! que les physionomies sont trompeuses!

AGLAÉ.

Vous voyez ma situation.

DUBUISSON.

Oui, mademoiselle.

AGLAÉ.

Eh bien!

DUBUISSON, *à part.*

Inquiétons-la!

AGLAÉ.

Que dois-je espérer?

DUBUISSON.

Rien, mademoiselle.

AGLAÉ.

Rien!

DUBUISSON.

Oh! rien du tout. (*A part*). J'ai de la peine à l'affliger.

AGLAÉ.

Eh bien! monsieur, j'obéirai à ma tante... avez-vous eu la bonté de retirer de la corbeille?..

DUBUISON.

Non... pas encore...

AGLAÉ.

Ah! ciel! et si ma tante...

DUBUISSON.

Ne faut-il pas que tout cela se découvre.

AGLAÉ.

Jamais... si vous persistez à vouloir m'épouser, vous garderez ce dépôt et tout le monde ignorera...

DUBUISSON.

Moi, le garder! Ah! par exemple...

MAD. MOREL, *cessant de lire.*

Eh bien! êtes-vous d'accord; avez-vous fait toutes vos conventions?

DUBUISSON.

Oui, oui, madame; nous nous entendons parfaitement.

Digitized by Google

MAD. MOREL.

J'en étais bien sûre.... Ah! ça, avez-vous visité la corbeille?

DUBUISSON.

Oui, madame.

MAD. MOREL.

Je veux vous faire remarquer...

AGLAÉ.

Monsieur a vu tout ce qu'il devait voir.

DUBUISSON.

Sans doute, et j'ai trouvé dans cette corbeille beaucoup plus que je ne croyais.

SCÈNE XVI.

Les Précédens, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à part, en entrant.*

Ils sont ici! quelle étourderie.

DUBUISSON.

Ah! vous voilà, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Mon oncle!

DUBUISSON.

Vous avez l'audace de vous présenter chez moi.

FRÉDÉRIC.

J'ai cru de mon devoir...

DUBUISSON.

Quel sujet vous amène? Le joli cadeau que vous m'avez fait?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Il a lu ma comédie.

DUBUISSON.

Eh bien! monsieur?

FRÉDÉRIC.

Après vous avoir renouvelé les assurances de mon attachement...

DUBUISSON.

Son attachement!

Digitized by Google

FRÉDÉRIC.

Je venais vous demander si vous avez jeté les yeux sur mon ouvrage ?

DUBUISSON.

Sur votre ouvrage, monsieur ?

FRÉDÉRIC.

Oui, mon oncle, celui que j'ai apporté ce matin et qu'André a mis sur votre bureau.

DUBUISSON.

Ah ! c'est monsieur André qui se charge...

FRÉDÉRIC.

Je n'ai pas supposé que l'hommage que je vous en fais puisse vous déplaire.

DUBUISSON.

Et vous avez grand tort.

FRÉDÉRIC.

Air : *D'Aristipe.*

Daignez, mon oncle, accepter mon ouvrage,
Je suis tout fier de vous le présenter,
De mes talens il est le premier gage,
C'est mon enfant, vous devez l'adopter.
Vous en serez satisfait, je l'espère,
Ne soyez pas pourtant trop rigoureux.
On juge mal avec des yeux de père,
Mais, c'est je crois ce que j'ai fait de mieux.

DUBUISSON, *à demi-voix.*

Taisez-vous donc, vous ne voyez pas que madame Morel... Laissez-moi prévenir tout doucement cette pauvre tante et tâcher de lui faire entendre raison.

FRÉDÉRIC.

Que signifie ?

DUBUISSON.

Madame Morel, j'ai quelque chose à vous dire ?

MAD. MOREL.

De quoi s'agit-il, mon cher monsieur Dubuisson ?

DUBUISSON.

Écoutez; vous savez que Frédéric est amoureux de mademoiselle.

Digitized by Google

MAD. MOREL.

Monsieur n'a sans doute pas conservé de prétentions ; d'ailleurs, le cœur d'Aglaé n'a pas répondu...

DUBUISSON.

Vous pourriez vous tromper. J'ai de bonnes raisons pour croire que mademoiselle n'a pas été insensible à l'amour de Frédéric.

MAD. MOREL.

C'est impossible!

DUBUISSON.

J'ai fait quelques réflexions à ce sujet ; et, convaincu comme je le suis de leur mutuelle tendresse, ma foi, je me suis décidé... et je vous propose maintenant de donner à Frédéric la main de votre nièce.

FRÉDÉRIC.

Serait-il possible !

AGLAÉ.

Quel changement !

MAD. MOREL.

Quoi, monsieur, c'est vous qui renoncez... En vérité, je ne devais pas m'attendre à une pareille offense... mais quant à monsieur, je ne puis consentir...

DUBUISSON.

Il n'a pas de fortune, voilà l'obstacle... Eh bien! si vous lui donnez Aglaé, je lui assure tout mon bien, après moi.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! mon oncle ?

AGLAÉ.

Ah ! monsieur !.. tant de générosité...

DUBUISSON.

Eh bien! madame Morel, que dites-vous de ma proposition ?

MAD. MOREL.

Je dis que je ne veux que le bonheur de ma nièce, et puisque vous m'assurez qu'elle l'aime...

DUBUISSON, *jettant un regard sur la corbeille.*

Oh ! quant à cela, je vous le garantis.

Digitized by Google

MAD. MOREL.

Eh bien! je consens... soyez heureux, mes enfans.

DUBUISSON.

Allons, voilà une affaire arrangée ; mais il en reste une autre...

MAD. MOREL.

Une autre! laquelle ?

DUBUISSON.

Je vais vous mettre dans la confidence; mais il faut me promettre de ne point vous fâcher.

MAD. MOREL.

Comment?

DUBUISSON.

Oui; d'ailleurs les voilà mariés, et le passé doit être oublié.

AGLAÉ.

Expliquez-vous, s'il vous plaît.

FRÉDÉRIC.

Mon cher oncle, je ne conçois pas...

DUBUISSON, *à Frédéric.*

Chut! et laisse-moi faire. (*A Madame Morel.*) Loin de vous fâcher, rejouissez-vous, madame Morel.

MAD. MOREL.

Que je me réjouisse ?

DUBUISSON.

Oui, vous avez le bonheur...

MAD. MOREL.

De quoi?

DUBUISSON.

D'être grande tante.

AGLAÉ.

Monsieur ?

DUBUISSON.

Eh! parbleu, voyez plutôt.

MAD. MOREL.

Un enfant!

Digitized by Google

CHOEUR.

MAD. MOREL, AGLAÉ, FRÉDÉRIC.

Air : *Cœur infidèle.* (De Blaise et Babet).

Ah ! quel affront, quelle aventure !
Je n'y comprends rien, je vous jure !

DUBUISSON.

Pourquoi tant de bruit, de murmure,
C'est votre enfant, je vous le jure.

SCÈNE XVII et dernière.

Les Précédens, JEANNETON, ANDRÉ.

(*On les entend se disputer dans la coulisse.*)

JEANNETON.

Non, non, je veux le reprendre, il peut étouffer là dedans.

ANDRÉ.

Attends donc, ma sœur, tu vas tout gâter.

DUBUISSON.

Que voulez-vous ?

JEANNETON.

Pardon, excuse, monsieur, mais c'est qu'il faut que vous sachiez que j'avais confié à André que v'là, un nourrisson...

TOUT LE MONDE.

Un nourrisson !

JEANNETON.

Oui, et qu'il l'a mis dans c'te corbeille.

DUBUISSON.

Hé ! que ne m'a-t-il prévenu, l'imbécille, il m'aurait évité... mais je ne me repens pas, et le hasard m'a fait faire ce que la raison devait me commander. L'amitié me consolera de ce revers ; à mon âge, c'est le seul sentiment qu'il me reste à inspirer.

Digitized by Google

Air : *Ces Postillons.*

L'amour, l'hymen, l'intérêt, la folie,
Aux quatre coins se disputent nos jours,
C'est à quinze ans, commençant la partie,
Que la folie en dirige le cours;
Mais à vingt ans, troublant tous nos discours,
L'amour se place en son coin toujours preste,
L'hymen à trente en obtient la moitié,
A cinquante ans, heureux quand il nous reste,
Le coin de l'amitié.

ANDRÉ.

Et avec ça un domestique fidèle, v'là tout c'qui faut pour être heureux. Jeanneton, dans un an, à pareille époque, faut croire que tu seras pas en peine de trouver un autre nourrisson.

JEANNETON.

C'est dit; ça f'ra que nous n'sortirons pas d'la famille.

CHOEUR.

Air : *Guerriers chers à la France.*

Bonheur, moment d'ivresse,
Cet hymen leur promet de beaux jours;
Ah! puisse leur tendresse,
Ici durer toujours.

AGLAÉ, *au public.*

Air : *Du Passe partout.*

En ce beau jour, l'usage vous commande
De nous munir de bonbons, de présens,
Au nouvel an chacun doit son offrande
A son ami, sa femme, ses parens.
Puisqu'aujourd'hui vous donnez des étrennes,
Par un bravo, rassurez les acteurs,
Et pour qu'ici tout le monde ait les siennes,
Ah! n'allez pas oublier les auteurs.

FIN.

Digitized by Google